Les hommes
ne sont jamais
comme dans les romans !

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Titre : Les hommes ne sont jamais comme dans les romans / Sylvie G.
Nom : G., Sylvie, 1972- auteur.
Identifiants : Canadiana 20210054964 | ISBN 9782897835972
Classification : LCC PS8613.O93 H66 2021 | CDD C843/.6–dc23

© 2021 Les Éditeurs réunis

Images de la couverture : Anouk Lacasse

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada | Canada

Édition
LES ÉDITEURS RÉUNIS
leseditiersreunis.com

Distribution nationale
PROLOGUE
prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2021
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

Sylvie G.

Les hommes ne sont jamais *comme dans les romans !*

LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure chez Les Éditeurs réunis

Ma bucket list, 2020

Les narco-chicks, 2019

Les échangistes, 2018

Blind date : l'amour est-il vraiment aveugle ?, 2018

Je préfère qu'on soit amants, 2017

Andie a un je-ne-sais-quoi, 2017

Laisse tomber… Il est sûrement gai !, 2016

Note de l'auteure

Parce que, chaque semaine, je reçois des messages de lecteurs ou de futurs auteurs désirant en apprendre davantage sur mon métier, j'ai eu envie de partager un peu des dessous du monde littéraire avec vous. Notez que cette histoire, qui est d'abord et avant tout une romance, demeure fictive ; les personnages, les noms ainsi que les situations ne font pas référence à ma réalité, même si, bien sûr, mon récit en est tout de même inspiré.

1

Allongée sur le plancher de mon salon, les bras en croix, les pieds sur le canapé, je m'imagine en train de surfer sur la vague californienne du tableau que je fixe, accroché au mur de mon *penthouse* de l'Upper East Side à Manhattan. Très vite, je perds l'équilibre et sombre au fond de la mer, là où le plus succulent *beach bum* vient à ma rescousse.

— Hé oh ! Billie ? Tu es toujours avec moi, m'interpelle ma meilleure amie en claquant des doigts à répétition devant mes yeux. Je disais que ce n'est pas si horrible.

— Pas si horrible ! Sérieusement, Hailey, arrête de boire, si tu ne comprends même plus ce que tu lis.

— Arrête de dramatiser, réplique-t-elle en attrapant la bouteille de vin pour me resservir. Le journaliste dit seulement que tu devrais continuer dans le genre pour lequel tes lecteurs t'aiment.

Je place ma main sur le dessus de mon verre afin d'empêcher ma copine de le remplir et me lève pour me rendre vers le réfrigérateur. J'y déniche un contenant de glace au chocolat et deux petites cuillères. J'en lance une à Hailey avant de retourner m'affaler au sol.

— Non, merci, j'évite de mélanger le barolo avec les friandises glacées.

— Je trouve pourtant que c'est un excellent accord.

— Dans un sens, tu as raison, les deux te servent à fuir tes émotions, me nargue-t-elle.

— Je voudrais bien te voir à ma place.

Hailey soupire de manière théâtrale avant de se replonger dans l'article désastreux m'étant destiné, gracieuseté d'un chroniqueur dans le *New York Times*. Pendant ce temps, je récupère la plus grosse portion de glace que peut contenir ma cuillère et je reviens à mon *beach bum* qui s'apprêtait à me réanimer. J'imagine le surfeur *sexy*, aux yeux bleus comme l'océan, lécher l'excédent de chocolat qui macule mes lèvres. Lentement, le froid de la glace s'évapore pour laisser place à la chaleur et à la douceur de sa langue délicieusement experte…

— Je pense qu'Harold a raison, reprend mon amie, tu devrais écrire un autre roman tout de suite pour détourner l'attention des mauvaises critiques de celui-là.

— Harold n'a pas raison du tout ! Accorder ma confiance à ce type était la pire erreur de toute ma carrière.

Il se trouve qu'Harold Field est l'agent littéraire responsable de ce flop monumental que connaît mon dernier bouquin. Les romans policiers étant en vogue ces jours-ci, il a insisté pour que je vende le mien comme tel. Or, je n'écris pas de récit policier, mais plutôt des *romances*.

— J'en conviens, c'était peut-être audacieux d'essayer de le vendre comme un roman policier…

— Ce n'était pas audacieux, Hailey, c'était stupide. Je lui ai répété au moins dix fois que tu as beau avoir la meilleure histoire au monde, si la couverture et le résumé vendent autre chose que ce que le récit raconte, tu trompes le lecteur. Si tu commandes une salade au restaurant, tu ne veux pas recevoir un steak…

— Surtout que je suis végétalienne, s'amuse-t-elle.

— Végétalienne ou pas, c'est un principe de base. Tu veux recevoir ce que tu as demandé. Point. Fin de la discussion. Alors pourquoi mon héroïne tient-elle un pistolet sur la couverture quand il n'en est jamais question dans mon histoire ? *Meurtre sous le soleil des tropiques* ! *What the f…* : il n'y a même pas de meurtre dans mon roman !

— Calme-toi, Billie, m'implore ma copine quand je me retrouve debout à gesticuler, ma petite cuillère se faisant aller dans tous les sens, éclaboussant de chocolat ma moquette.

Comment se calmer quand sa carrière est fichue ? J'ai accordé ma confiance à cet imbécile les yeux fermés parce que j'étais prise dans le tourbillon des entrevues et des séances de photos et que la correction d'un roman me donnait des maux de tête. Cet Harold Field prétendait être le meilleur. De fait, j'entends régulièrement son nom et je le vois partout. C'est également vrai que les romans de ses auteurs, pourtant moins connus que moi, ont souvent une belle visibilité en librairie. Alors, je n'ai pas réfléchi longtemps avant d'accepter ses services parce que ma carrière va bien et que je ne peux plus m'occuper de tout moi-même. Du moins, c'était le cas avant. À présent que tous les critiques de New York se payent ma tête, je doute que les éditeurs me proposent de nouveaux contrats. Hailey a néanmoins raison sur un point : manger jusqu'à vomir ou boire jusqu'à tomber dans un coma éthylique est inutile.

— Je pourrais t'aider…

— Ne sois pas ridicule, Hailey. Tu as ta carrière de designer et tes deux enfants qui te tiennent occupée à temps plein. De toute façon, on ne s'improvise pas agent littéraire du jour au lendemain.

— Je le sais bien, mais je pourrais au moins t'assister avec tes rendez-vous, planifier tes séances de dédicaces. Je ne suis pas si mauvaise avec les réseaux sociaux non plus.

— J'ai déjà quelqu'un qui s'occupe de mes réseaux sociaux. Le problème est davantage le temps que je mets pour répondre aux gens, et ça, je refuse que ce soit quelqu'un d'autre que moi qui le fasse. J'ai envie de parler à mes lectrices. En dédicace, je n'ai pas le temps de discuter avec elles. Si je peux le faire en virtuel, c'est mieux que rien.

— Je comprends, Billie, mais tu ne peux pas tout accomplir par toi-même tout le temps. Tu dois apprendre à déléguer.

— Imagine-toi donc que c'est justement pour cette raison que j'ai embauché un agent. Il était censé m'aider avec les signatures de contrats, l'organisation des rendez-vous, la promotion, bref ce que je n'aime pas faire et qui me gruge du temps. Sauf que je n'avais pas imaginé qu'il serait un abruti qui me coûterait ma carrière d'écrivaine.

— Ne sois pas si mélodramatique, ma chérie.

— C'est mon travail de l'être, lui fais-je remarquer.

— J'admets que c'est pour cette raison que j'aime tes romans. Moi, je lirai toujours tout ce que tu écris, même ta liste d'ingrédients à acheter au supermarché… meurtre ou pas.

Je lui lance un coussin en guise de réprimande, puis retourne à mon récipient de glace et à ma toile qui m'inspire une romance sous le soleil de la Californie… sans meurtre au programme.

— Moi, je l'ai adorée, ton histoire, me répète ma mère à l'autre bout du fil tandis que je cherche à remettre en ordre les feuilles de mon manuscrit que j'ai lancé sur mon bureau sous le coup de la colère.

— Ça fait partie de ton travail de mère de prétendre l'avoir aimée pour me remonter le moral.

— Bien sûr que non, rigole-t-elle. J'ai toujours été très honnête dans mes commentaires. Tu es ma romancière préférée de tous les temps.

— Ça ne compte pas, tu es ma mère, dis-je encore.

— Les seules choses que je ne comprends pas, c'est le titre et la couverture…

— Je le sais ! Là est tout le problème, maman, finis-je par cracher en malmenant la pile de papier sur mon bureau. Harold Field a envoyé mon roman à des chroniqueurs de polars en affirmant que je m'essayais dans ce genre. Il a modifié la couverture et le titre sans me consulter.

— Mais il n'a pas le droit ! Ne dois-tu pas approuver les modifications majeures ?

— Évidemment ! Je lui ai dit qu'il devait retirer le revolver de l'illustration, mais il ne m'a pas écoutée parce qu'il avait changé le titre sans m'en informer, sachant que je m'y serais opposée.

— Tu devrais le poursuivre, réplique-t-elle.

— Je n'ai pas de temps à perdre avec les tribunaux ; ce serait encore de la mauvaise presse. Et puis, il a prétendu qu'il m'avait demandé mon avis et que j'avais accepté verbalement.

— C'est le cas ?

— Jamais de la vie ! Ça n'a aucun rapport avec le récit.

— Oui, c'est ce que je disais. De toute façon, ce qui compte, c'est ton talent. Ton histoire est magnifique, ma chérie. Ce Robert, hum… Si je n'avais pas ton père, je le prendrais, ce beau réalisateur.

Ça, c'est ma mère tout craché. Chaque fois que j'écris un nouveau roman, elle s'imagine refaire sa vie avec mon dernier héros. Dans ce cas-ci, Robert Standfield est un réalisateur influent

d'Hollywood qui tombe éperdument amoureux d'une actrice qui refuse de lui ouvrir son cœur, car il a la réputation de se servir de toutes les femmes qui foulent son plateau. Le jour où elle lui donne enfin sa chance, Emily apprend qu'elle est enceinte de son ex. Bref, un récit déchirant qui plaît à mes lectrices sentimentales, mais qui laisse les *fans* de polars sur leur faim. Forcément !

— Et toi, ma chérie, un Robert dans ta vie ? relance ma mère. J'aurai des petits-enfants avant d'être trop vieille pour jouer avec eux ?

C'est le deuxième sujet de conversation préféré de ma mère. Elle aimerait tant me voir me marier et fonder une famille, mais ce n'est pas par hasard que j'écris des histoires sentimentales. Je vis par procuration les émotions et les frissons auxquels ont accès mes héroïnes grâce aux protagonistes que je crée pour elles. De mon côté, je ne rencontre que des types barbants, aucunement romantiques, et bien trop centrés sur leur nombril pour se vouer au bien-être d'une fille comme moi. En vérité, je suis moi-même trop occupée pour mettre de l'énergie dans une relation. Et soyons honnêtes, une écrivaine est toujours perdue dans ses pensées, à réfléchir à sa prochaine histoire, à son prochain chapitre. Je ne suis pas la personne la plus agréable à côtoyer. Enfin !

— Non, maman, pas de Robert, ni de Sean, ni de Lewis à l'horizon.

— Oh, le succulent Lewis ! Je l'avais oublié, celui-là. Il m'a tant fait pleurer…

Même si l'opinion d'une mère ne compte pas, j'admets que l'enthousiasme de la mienne pour mes romans me fait du bien aujourd'hui. Je la laisse donc me répéter à quel point elle aurait aimé vivre dans le décor bucolique que j'ai créé pour Lewis Bloomberg et sa belle Ruth, avant qu'elle m'entraîne sur un tout autre sujet.

— …mais si tu veux rencontrer ton Lewis à toi, Billie, tu dois prendre soin de ta santé. Il me semble que tu as maigri. Sur les nouvelles affiches promotionnelles, je trouve que tu as les joues creuses. Avec ces cheveux foncés, tu me parais plus pâle aussi. Tu n'es pas malade, n'est-ce pas ?

— Non. C'est le résultat d'un trop gros passage dans Photoshop. Ne t'en fais pas, je mange à ma faim, je vais très bien et il n'y a pas de maladie à l'horizon.

— Oh ! J'allais oublier de te dire la bonne nouvelle à l'origine de mon appel : ta tante est décédée.

— La communication a sûrement eu un raté parce que j'ai cru entendre « bonne nouvelle » et « décès » dans la même phrase.

— Non, tu as bien compris. Ce n'est pas ta vraie tante, c'est Alice, la deuxième femme de Stanley.

— Je me souviens d'oncle Stanley et de tante Marilyn, mais j'ignore qui est cette Alice.

— C'est mieux ainsi. C'est pour cette raison que je parle de bonne nouvelle. Cette chipie était si mesquine et avare. Je continue de penser que c'est elle qui a fini par avoir la peau de Stanley. Il a dû se laisser mourir pour la fuir et aller rejoindre sa Marilyn.

— Tante Marilyn était si douce et gentille. En plus, elle cuisinait les meilleurs biscuits… mais pas aussi bons que les tiens.

— Tu n'as pas à m'épargner, Billie, j'assume pleinement mes très mauvaises aptitudes de cuisinière, tu devrais le savoir.

— Oui, j'en ai hérité.

— Précisément, rigole ma mère. Marilyn, elle, était un vrai cordon-bleu. Et tu sais, Stanley et Marilyn t'aimaient beaucoup aussi. Tu étais comme la petite fille qu'ils n'ont jamais eue.

Pendant qu'elle me rappelle les étés que j'allais passer chez eux en Oregon durant mon enfance, j'écoute ma mère d'une oreille distraite parce que je furète sur Facebook à travers les commentaires de mes lectrices. Beaucoup d'entre elles me disent qu'elles achèteront mes romans, peu importe ce que j'écris, mais d'autres sont du même avis que tous les chroniqueurs jusqu'ici, soit que je devrais lâcher le monde policier pour me concentrer sur la *romance*.

Ça me donne envie de commettre un meurtre, mais pas en fiction.

Je suis devant Barnes & Noble dans Midtown. Je sors d'une séance de dédicaces, la pire de toute ma vie. À commencer par les employés de la librairie qui chuchotaient en me jetant des regards piteux. Puis, les lectrices sont arrivées. Elles étaient nombreuses et fort gentilles, mais toutes avaient des mots identiques sur les lèvres : « Je suis désolée de ce que disent les critiques. Moi, je vous aime. » Une dame m'a fait rire en ajoutant : « J'adore tout ce que vous écrivez, même les romans policiers sans police. » Elle a eu droit à mon seul vrai sourire de la journée. Il me reste une petite dose d'autodérision, malgré tout. N'empêche, les autres sourires que je voulais sincères pour remercier mes lectrices de s'être déplacées étaient quand même teintés de la tristesse et du découragement que j'éprouve en observant ma carrière, pour laquelle j'ai tout sacrifié, s'envoler en fumée à cause d'un agent littéraire girouette, harcelant et étourdi. Je suis justement au téléphone avec lui depuis quinze minutes.

— Mais non ! Comme on dit : *Parlez-en bien, parlez-en mal, mais parlez-en !* lance-t-il.

Comment est-ce possible d'être aussi crétin ?

— On voit bien que ce n'est pas vous qu'on traite d'écrivaine ratée.

— Tes livres se vendent, Ana…

Ah oui ! J'ai oublié de préciser que mon pseudonyme d'auteure est Ana Goldwin. C'est d'ailleurs la seule bonne nouvelle dans cette histoire ; personne ne connaît mon vrai nom. Si c'était à recommencer, je retirerais ma photo également. Je n'aurais pas à me cacher sous un chapeau et des verres fumés gros comme un pare-brise de voiture pour éviter d'être reconnue quand je sors de chez moi ou de chez les libraires, comme c'est le cas en ce moment. Néanmoins, j'avoue que mon imbécile d'agent m'a refilé un solide coup de main sur ce plan. Lorsque ma mère m'a dit que je paraissais pâle avec mes cheveux plus foncés sur mes nouvelles affiches, je pensais que l'éclairage était en cause. Ça arrive parfois que les photographes s'amusent à créer des styles en manipulant les diverses options de correction d'image. Or, j'ai compris ce que ma mère voulait dire quand j'ai vu le panneau de cinq mètres de haut et que je me suis à peine reconnue. Sur la photo, j'ai les cheveux noir corbeau au lieu de châtain clair. Field prétend que ça fait plus dramatique et que ça séduira un nouveau lectorat. C'est n'importe quoi !

N'empêche que ça cadre avec mon *look* d'aujourd'hui. Vêtue comme une veuve noire, je zigzague à travers les piétons pour aller me réfugier dans Bryant Park, où il y aura peut-être un peu moins de monde. Sinon, je me dissimulerai derrière un arbre.

— Vous savez ce que je pense, Harold, je crois que vous vous fichez éperdument de ma carrière et que tout ce qui vous importe, c'est l'argent que vous faites sur mon dos en ce moment…

— Bien sûr que non !

— …mais moi, je dois affronter les médias qui me traitent de *has been*, alors que j'arrive à peine dans la trentaine. Ma carrière commence…

— Justement, me coupe-t-il encore, je suis là pour la propulser, ta carrière. Tu réalises que ton article dans le *New York Times* a été partagé près de deux millions de fois sur Twitter ? C'est de la publicité gratuite…

Deux millions de personnes ont lu que mon roman était merdique !

J'ai envie de m'ouvrir les veines. Je ferme les yeux pour tenter de revoir la toile accrochée sur le mur de mon salon afin de retrouver mon surfeur – que j'ai prénommé Chad – et je laisse mon agent à deux sous vanter ses mérites pour avoir réussi à accroître ma visibilité sans dépenser un rond.

Alors que je suis presque arrivée à destination, une femme me braque mon livre sous le nez et me sourit de toutes ses dents. Elle me présente la page où elle espère recevoir une dédicace sans se soucier du fait que je suis au téléphone. J'admets que ça ne me dérange pas, alors je sors mon stylo.

— Je vous aime *quand même* de tout mon cœur, souffle-t-elle quand je lui remets le bouquin.

J'étire les lèvres aussi bien que j'en suis capable pendant que les mots « quand même » me déchirent les tympans comme des couteaux. Tandis que la dame serre son roman sur sa poitrine et qu'elle s'éloigne en gambadant, un bip dans mon oreille m'annonçant que j'ai un appel entrant me distrait de ma conversation à sens unique. J'en profite donc pour y mettre fin. Tout en écoutant mon nouvel interlocuteur, j'enfonce mon chapeau un peu plus creux, plonge le nez dans mon écharpe et lève plus haut le journal que j'ai acheté sur mon chemin.

L'individu, qui se présente comme Me Landford, m'offre ses condoléances pour la perte de ma défunte tante Alice. Puisqu'elle avait la réputation d'être déplaisante, je lui explique qu'elle ne faisait pas réellement partie de ma famille, que je ne la connaissais pas et que je ne l'avais même jamais vue. J'ai déjà mauvaise presse

sous mon pseudonyme, je n'ai pas envie que Billie Crawford soit associée à une vieille chipie en plus. Oui, Crawford comme Cindy Crawford, l'ancienne *top model*, mais je ne lui ressemble pas. Je suis petite, j'ai les yeux bleus et les cheveux châtains… d'habitude.

— Je suis certaine qu'il y a une erreur, maître Landford, je ne vois pas de raison de me citer dans ce testament, dis-je en souriant à une femme qui, à l'évidence, m'a reconnue malgré mes nombreuses tentatives pour demeurer discrète.

Une fois qu'elle m'a décoché le même regard compatissant auquel j'ai eu droit toute la matinée, elle me souffle un baiser. Ça me donne carrément envie de pleurer. Je me concentre sur la voix du notaire pour éviter de craquer.

— En vérité, il s'agit d'une lettre laissée par votre oncle, Stanley… enfin, M. Crawford. Il a insisté pour que je vous remette cette prémisse le jour où sa femme Alice décéderait. Vous croyez pouvoir vous libérer cette semaine pour venir en Oregon ?

— En Oregon ? Cette semaine ? Impossible.

— C'est qu'il m'a demandé de vous remettre le document en main propre… mais je comprends que vous avez probablement un travail et des engagements. Peut-être que…

À bien y penser, m'enfuir un jour ou deux à l'extérieur de la ville me semble une excellente idée.

— Où êtes-vous en Oregon, maître Landford ?

— À Beaverton, près de Portland.

— Et il y a des hôtels là-bas ?

— Oui, rigole le notaire. Beaverton n'a rien à voir avec Cannon Beach, où vivait Stanley… enfin, M. Crawford, se reprend-il encore. Un notaire ne ferait pas de très grosses affaires dans un

si petit village. Votre oncle était un ami à moi, nous avons étudié ensemble à l'université. Mais comme vous le savez, lui, il aimait la quiétude de la campagne et l'air salin de la mer.

Me voilà de retour avec Chad, mon surfeur, ma nouvelle obsession. Moi aussi, j'ai envie de la quiétude de la campagne et de l'air salin de la mer. C'est décidé, j'annule toutes les entrevues, qui ne m'auraient qu'enfoncée plus profond dans mon malheur, et je prends le week-end de congé, le temps de m'évader. D'ici mon retour, peut-être que les choses se seront calmées.